

Avant-propos

« *L'adulte est cousu d'enfant.* » Witold Gombrowicz.

« *Il n'y a pas de grandes personnes.* » André Malraux.

À certaines heures, je réalise soudain que, derrière ma maturité apparente, se cache un fond insondable de puérité. Sans doute est-ce le lot de la plupart des humains. Combien en ont réellement conscience, je ne parierais pas là-dessus. Rien n'est plus pénible pour l'amour-propre que de se surprendre en état d'infantilisme. On se croit affranchi, épanoui, libre de ses émotions, maître de ses pensées et, tout à coup, cette dérision vous tombe dessus : vous n'êtes plus celui ou celle que vous vous imaginiez, autonome, volontaire, mature ; vous voilà à la merci de la part la plus faible et la plus craintive de votre personnalité. Chez moi, cette remontée de l'instinct s'exprime par des sautes d'humeur, des rires incontrôlés, des peurs jaillissantes, des espoirs insensés, des faiblesses inattendues, des joies et des tristesses mal justifiées,

des superstitions naïves et, de façon plus spécifique, par un besoin irréprouvable de croire à un idéal philosophique. Oui, je sacrifierais une partie de mon intelligence pour faire vivre cette bêtise de penser qu'il existe un dernier mot, une vérité suprême au *mystère de l'existence* (ce cliché lui-même dénonçant une vision puérile de notre situation dans le monde). À ce titre, toutes les croyances dans le Salut et l'Au-delà prospèrent sur un fond archaïque. Mais la Science qui espère découvrir les lois *ultimes* de la matière, autrement dit son secret, est à peine mieux partagée. Mon amour-propre pourrait donc se contenter d'attribuer ma puérité à une caractéristique de l'espèce, mettant un point final à mon trouble. Si, *au fond*, nous sommes tous et toutes resté(e)s en partie des enfants, à quoi bon s'en inquiéter ? Cette inquiétude elle-même n'est-elle pas un sentiment naïf ? L'enfance, c'est l'indétermination, le non fini, l'instabilité, la crédulité, la dépendance, l'insécurité, la faiblesse, la confusion entre imaginaire et réalité, etc., traits que l'on retrouve plus ou moins chez tous les adultes. On pourrait s'en tenir là si notre éducation ne nous poussait à avoir honte de nos pulsions immatures. Elle nous apprend, non à les supprimer, ce qui est impossible, mais à les cacher ou à les sublimer notamment à travers des idéologies, des religions et des comportements de puissance. Seule, l'activité artistique revendique ouvertement cette part fragile et indécise de l'individu dans laquelle elle puise l'essentiel de sa créativité.

La lucidité sur soi-même démasque partiellement le mécanisme d'obturation grâce auquel on cherche à oublier qui l'on est. Pour ma part, ces pointes de conscience sont devenues si fréquentes que leur amertume s'est adoucie peu à peu jusqu'à se muer en une tranquille certitude de me savoir en état de puérité permanente. À telle époque, j'en aurais pleuré ; aujourd'hui, j'en ris volontiers, ayant compris que la fibre enfantine qui vibre en moi n'est pas toujours infantile au sens péjoratif du mot. Si elle peut conditionner le pire en me mettant parfois sous la dépendance d'émotions aliénantes et d'idées sottes, il lui arrive surtout d'exciter mon sens de l'humour. Comme le dit un personnage dans l'un de mes livres : « Je ne reprocherai jamais à personne de faire le pitre si ça peut le sauver du pire. » Ce qui met l'esprit potache au rang des bonnes médecines capables de nous étourdir – comme on étourdit les animaux avant de les abattre – en suscitant cet instinct vital de provocation face à l'absurdité d'une vie sans raison et sans autre débouché que sa propre disparition. Quelle meilleure réaction que le rire, le rire profond de protestation qui fait éclater les carcans d'une rationalité démissionnaire devant la fatalité ? Quelle connerie la guerre ! s'exclamait Jacques Prévert dans son poème *Barbara* ; je dirais : quelle connerie la vie ! Pour être exact, disons la vie humaine dotée de conscience, de douleur psychique et de désespoir existentiel. La maturité conseille, sinon d'oublier tout ça, du moins de se résigner : la Fatalité,

voyez-vous... Moi, j'en pleurerais s'il n'était pas plus excitant d'en rire. Les philosophes qui nous adjurent de faire preuve d'un sang-froid stoïque, je les attends à leur dernière heure ! Leur sérénité même ne les affranchira pas de l'absurdité de cette histoire de fou. C'est du plus haut comique, au fond, mais on ne peut le comprendre qu'en laissant s'esclaffer en nous l'enfant indocile.

Aspirer à un idéal philosophique sachant qu'il sera illusoire, ce n'est pas si différent que de « pisser contre la lune » à la manière d'un personnage de Bruegel dans un médaillon dont je possède une reproduction. C'est un défi grotesque et magnifique à la fois – magnifique parce qu'absurde. Bruegel était certainement inspiré par des fantômes surgis de sa petite enfance, ils en ont les caractéristiques, effrayantes et burlesques, réalistes et improbables. Des créatures de Dieu qui en disent long sur le Créateur... Cet état « sauvage » de l'esprit, illustré par le peintre, a partie liée avec le fond inorganisé de notre nature. L'éducation rationnelle, et ce que l'on nomme plus généralement la civilisation, se donnent pour tâche de maîtriser cette anarchie en nous conditionnant à refouler la crainte d'être restés des enfants. À l'inverse, par exemple, les peintres lettrés chinois essayaient de remonter vers la source sans confondre civilisation et mise en coupe réglée de nos rêveries fondamentales. La jachère spirituelle ne les effrayait pas. L'humour, sorti de ses gonds parfois jusqu'au burlesque, leur a façonné une « sagesse » paradoxale.

Le peintre Ni Zan (dynastie Yuan, XIV^e siècle) répondait à ceux qui lui reprochaient de peindre des bambous non ressemblants : « Ah, c'est qu'il est difficile de parvenir à un manque total de ressemblance ! Ce n'est pas à la portée de tout le monde. » Les poètes chinois trouvaient dans le rire et l'ivresse des méthodes de création et de spiritualisation : puérils, ils l'étaient, en effet, aux yeux des Occidentaux ! L'Occident a trop souvent (pas toujours) renié le recours aux vertus de la spontanéité, de l'intuition, de l'imaginaire, du naturel – ce *naturel* qui, pour les Chinois, constituait le degré le plus haut et le plus difficile à atteindre pour un artiste ou un lettré. J'utilise l'imparfait, car la Chine contemporaine est devenue « adulte » en se rationalisant et en adoptant notre mode de vie et nos idéaux productivistes. Nous voici tous sur la même planète, réglés de l'enfance à la vieillesse avec la peur terrible d'avoir oublié quelque chose en chemin. Nous-mêmes, peut-être ?

Ne pas parvenir à refouler entièrement la veine puérile qui est en nous inflige à notre amour-propre une blessure que Freud a mise en évidence de façon éclatante, quoique trop particularisée sous l'angle sexuel. Nous sommes aussi enfants par nos plus « nobles » désirs, par nos aspirations les plus idéalistes. L'art et la littérature visent à concurrencer le réel, la poésie et la musique à en dévoiler l'intimité. Ces tentatives humaines, qui partent à l'assaut de l'opacité du monde, sont dans la continuité de nos fictions enfantines. Elles donnent

à l'imagination un pouvoir transfigurateur relevant en partie de la magie, « art de produire par des procédés occultes des phénomènes inexplicables » (*Le Robert*). L'inexplicable, c'est bien le secret des chefs-d'œuvre artistiques et, bien sûr, le sens même de l'expression poétique et musicale. Quant aux procédés occultes, je les vois dans le mystère propre à toute création dépassant la seule technicité de ses moyens stylistiques. Comme on disait jadis, la beauté ne s'explique pas.

Des traits de « puérilité subtile », si l'on peut utiliser cette expression pour établir un contraste avec les puérités grossières, j'en avais quelques exemples en tête que je me suis amusé à mettre en scène à travers des personnages fictifs. Fictifs, vraiment ? L'âge adulte établit des frontières nettes entre imaginaire et réalité, ne serait-ce que pour nous protéger d'une schizophrénie proliférante. Mais l'enfance de l'art – c'est le cas de le dire – ne se soucie pas de cantonner l'imagination dans un territoire où les règles sont strictement définies. Elle attend que nous jouions le jeu de nous laisser convaincre qu'il y a toujours plus dans la subversion du réel que dans le réel lui-même. Illusion, cela va de soi, car le tout du réel contient ses propres contestations, impossible de sortir de la nasse ontologique. Il n'y a pas de fil d'Ariane dans ce labyrinthe infini, mais il n'y en avait pas non plus dans les histoires que nous inventions enfants quand la distinction entre illusions et réalités n'avait pour nous aucun sens. Ce qui est le plus vivant en nous fraie avec nos instincts

primaires masqués sous des raisonnements et des conduites censés les apprivoiser. Pourtant, adultes apparents, nous persistons parfois à rêver d'arrière-mondes ou de supra-mondes auxquels nous déléguons le pouvoir merveilleux de nous ouvrir d'impossibles horizons imaginaires. Il ne faut pas répudier ces puérilités subtiles qui sont garantes de la primauté en nous de la nature. J'ai dépassé soixante-dix ans, mais mon esprit ne semble pas s'en être aperçu. Il s'éteindra, naïf et amusé d'illusions comme toujours.